interstell'art

La revue de ***Pierre de Lune***

Coup d'œil sur sommaire

Dossier violence
Le théâtre avant le sujet
Slamer pour faire bouger le regard
Emergences et Traversées
Paroles d'enfants
Plongée au cœur d'un atelier
Portrait d'enseignant
Rendez-vous des *Météores*
…

Pierre de Lune

#1 - biannuel - octobre 2015 - Centre Dramatique Jeunes Publics de Bruxelles.

dossier *violence*

Sur scène, la violence, une évidence ?

Parcourir la programmation des six précédentes saisons aux Rencontres Théâtre Jeune Public à Huy peut apporter son lot de surprises. Alors que l'on pourrait croire que la violence ne surgit qu'au gré d'événements bien typés, force est de reconnaître qu'elle est multiple et qu' elle a été abordée dans pas moins de 48 spectacles, ce qui nous donne une moyenne d'environ huit créations porteuses de cette notion à chaque saison. Or, pour les compagnies qui s'approprient ce thème, son traitement peut s'avérer souvent délicat. Bien sûr, certaines d'entre elles le font de manière récurrente. Questionner ce fait de société semble devenu priorité. Tendus comme des miroirs, ces spectacles qui traitent de la violence vont frapper pour longtemps les imaginations.

Comme si ce questionnement faisait partie de son ADN, il en est ainsi de l'Agora théâtre quand il y a plus de dix ans déjà, s'adressant à des enfants d'école primaire, il a décortiqué et trituré la mécanique des contes pour leur livrer un *Petit prince écarlate* des plus remuants. Plus récemment, c'est aux quinze ans et plus que ce théâtre a renvoyé la balle avec *A l'affiche : Kolhaas*, libre interprétation d'une nouvelle de Heinrich von Kleist. Mettre en lumière le tragique du passé, une autre manière d'ausculter les valeurs du présent ?

Les Ateliers de la Colline eux aussi ont pour caractéristique de prendre à bras le corps la violence. Le point de vue adopté a pour effet de remuer l'esprit et les tripes et comme pour d'autres productions de la compagnie, son *Tête à claques* n'a pas manqué de bouleverser notablement un public à la fois médusé et séduit.

Cette volonté assumée de provoquer une sorte d'électrochoc procéderait-elle d'une vision militante d'un théâtre qui aurait pour volonté de secouer le jeune spectateur et, au-delà du plaisir apporté par une forme signifiante, de lui donner l'occasion de réagir en stimulant son sens critique ? A parcourir le catalogue des rencontres de Huy à l'été 2014, on pourrait le croire. Avec une belle variété de nuances, sept autres compagnies au moins n'ont pas hésité à saisir également le fil d'une violence apparente ou cachée pour en dévider la bobine et tisser la trame d'un récit destiné à éveiller les consciences.

Il en va ainsi de *Cheveux rouges*, cette pièce du Théâtre de la Galafronie qui n'hésite pas faire mémoire tant des massacres du génocide au Rwanda que des persécutions liées à la Shoa. Cette volonté de condamner dans un même élan les monstres d'époques différentes se retrouve dans des formes artistiques croisées qui mêlent théâtre, graphisme, musique et vidéo.

Si ce récit d'une vieille résistante a pour volonté d'expliquer aux enfants dès huit ans comment le verbe aimer devrait toujours les habiter, il n'en va pas de même avec *Guerre*, la création du Théâtre de la Galafronie. Le titre en forme de coup de poing ne laisse pas présager d'une pièce qui parle avant tout d'éducation. Pétri par sa mère pour devenir guerrier, le jeune homme devrait venger les horreurs du passé. Traitée au four des passions, cette pâte peut-elle toujours lever ? Un tel parcours initiatique veut-il mettre en question une relation capable d'emprisonner au lieu de libérer ?

Echapper aux visées d'un parent peut mobiliser un adolescent à l'heure de choisir sa voie. Echapper aux regards qui martèlent l'image du délinquant, est-ce possible quand la justice a sanctionné la violence d'un acte déviant ? Cette question, "Le projet cryotopsie" la pose avec *Dans le ventre*, l'histoire d'un jeune en IPPJ. Si elle réveille le souvenir de la mort de Jo Van Holsbeeck, poignardé dans une gare, elle réactualise surtout la difficile quête d'identité des adolescences en souffrance.

Ce mal-être, il transparaît aussi dans *Le trait d'union*, pièce satirique proposée par "Trou de ver" aux jeunes entre 12 et 16 ans. L'utilisation de la vidéo et une approche ludique provoquent le rire sans pour autant évacuer le désarroi et la colère d'un ado en quête d'équilibre. Car gonfler pour se protéger, c'est loin d'être insignifiant !

La guerre, celle des autres ou celle tapie en soi, transparaît d'évidence dans ces quatre propositions qui ne mâchent pas leurs mots. Il en est encore trois qui pour adopter un ton plus léger n'en suggèrent pas moins que chaque volcan d'apparence endormi peut à tout moment se réveiller bruyamment. Certes, les *Petites furies* du Zététique théâtre nous font sourire quand elles nous emmènent dans leurs danses délurées , mais derrière la mousse qui vole, les bagarreuses annoncent le poids des rivalités qui plus tard pourraient les écraser. *Les mots perdus* du Collectif des Alices quant à eux, s'ils nous tordent de rire, ne nous font pas oublier que quand les mots disent le contraire de ce qu'ils voudraient, c'est la vie de tous les jours qui prend un mauvais tour !

Même par le jeu, dénoncer une dictature, c'est important. Enfin, pour *La petite fille aux allumettes* de Pan ! la compagnie, si par sa tendresse et son humour, elle a le don de nous enchanter, elle ne peut faire oublier la cruelle détresse d'une enfance abandonnée !

Qu'il s'agisse de se référer à la mythologie, aux grands conflits contemporains, ou aux faits divers plus anodins, les sept spectacles cités n'hésitent donc pas à aborder des faits de violence. Qu'ils s'adressent aux plus jeunes ou à leurs aînés, avec légèreté ou gravité, en variant les formes, ils touchent des cordes sensibles, parlent de l'intime aussi bien que du collectif, explorent valeurs et sentiments.

Dans une société qui cherche à tout sécuriser, la méfiance et l'inquiétude n'arrêtent pourtant pas de se développer. Quand le monde frissonne et se recroqueville, le théâtre au contraire œuvre à faire sauter des verrous. Regarder la violence en face, en démonter les composants, défier son pouvoir d'attraction, serait-ce une des urgences d'aujourd'hui ?

Jean-Marie Dubetz.

© Pierre de Lune

Pourquoi j'ai tué Pierre : au-delà de la réticence

Pourquoi j'ai tué Pierre est l'adaptation d'une bande dessinée d'Alfred et Olivier Ka dans laquelle Olivier Ka évoque l'abus sexuel dont il a été victime à quinze ans lors d'une colonie de vacances. Présenté à Huy en 2013, le spectacle est programmé par **Pierre de Lune** en janvier 2014 pour deux représentations. Dans un premier temps, la présentation du spectacle peine à convaincre les enseignants qui, sans doute effrayés par le récit potentiellement sulfureux d'une violence sexuelle faite à un jeune adolescent, hésitent à y emmener leurs élèves. Rencontre autour de cette réticence avec Françoise Louis-Morin, sexologue et consultante sur le spectacle, Jean Vangeerbergen, le metteur en scène, et Catherine Blanjean, directrice de la compagnie Transhumance.

"Cette réticence ne m'étonne pas" nous dit d'emblée Françoise Louis-Morin. "Beaucoup d'adultes pensent encore que l'enfance est une période angélique, d'innocence absolue, et que si on parle de sexualité aux enfants, on va leur mettre des idées dans la tête. Comme s'il fallait attendre de se marier pour s'intéresser à la sexualité ! Et puis les enseignants se retrouvent parfois face à des adolescents qui vivent dans un environnement culturel et familial où la sexualité est taboue – et je ne parle pas ici seulement des musulmans."

D'autant qu'au tabou de la sexualité s'ajoute celui de la violence sexuelle – la pédophilie. "S'il s'agissait juste de bagarres dans la cour de récréation, les réticences n'auraient pas cette intensité-là. Quand on balance le mot pédophilie aujourd'hui, les gens revoient toute la violence télévisuelle qui a notamment accompagné l'affaire Dutroux. Quand Dutroux s'est sauvé de la prison, en 1998, je faisais une animation dans une école. Des parents se sont réunis dans la cour en hurlant : "Rassemblez les enfants, Dutroux est dehors !" Comme s'il allait surgir dans l'école pour les enlever ! L'affaire Dutroux a eu un impact irrationnel. C'était la bête du Gévaudan, Barbe bleue, l'Ogre."

L'occasion de rappeler que Marc Dutroux n'est pas un pédophile mais un prédateur sexuel qui s'en prenait à des proies sans défense (des enfants mais aussi des adolescentes ou des femmes fragiles) et que seulement 7% des abus sexuels sont le fait d'inconnus de l'enfant – les 93% restants étant le fait de membres de sa famille ou de son entourage. Dans *Pourquoi j'ai tué Pierre*, l'abus sexuel est commis par Pierre, un curé ami de la famille et avec qui Oliver s'était lié d'amitié. "Ce qui fait dégâts ici, c'est la trahison par un être aimé. Le fait de simplement toucher le sexe de l'adulte se révèle plus violent que de se faire violer par un inconnu. Un inconnu, on n'en attend rien de particulier, il n'y a pas de trahison possible. Et puis cette violence-là est claire, on a des mots pour le dire : le monsieur m'a fait mal. Mais un oncle qui prend un enfant sur ses genoux et se frotte à lui, ça, il n'y pas de mots pour le dire. L'enfant pressent que dans cette façon de le serrer d'un petit peu trop près, il y a quelque chose qui l'agresse et qui n'est pas conforme au rôle que l'adulte devrait avoir, mais il n'a pas le vocabulaire pour le dire et donc c'est souvent beaucoup plus dommageable."

Justement. Si le cœur de *Pourquoi j'ai tué Pierre* est bien un abus sexuel, la bande dessinée met surtout en scène les ressources mobilisées par Olivier pour tenter de sortir de ce traumatisme en racontant son histoire dans un livre en trouvant les mots pour dire, donc. "Une idée persiste encore chez les gens : que les enfants victimes d'abus ne pourront jamais s'en sortir" poursuit Françoise Louis-Morin. "C'est faux. Victime, ce n'est pas un état, c'est un moment de la vie – comme vivre la guerre ou perdre ses parents dans un accident de voiture. Lorsque j'accompagne des enfants victimes d'abus, je leur demande : vous en avez parlé à vos parents ? Ils me répondent que non, qu'ils ne les auraient pas crus parce que c'était un tonton, le voisin, un proche. Or *Pourquoi j'ai tué Pierre* est moins un spectacle sur la violence que sur la réparation possible – la résilience. Pour moi, ce spectacle est l'aboutissement d'un objectif qui ne s'est jamais éteint chez moi depuis vingt-cinq ans : que les enfants puissent parler de ce qu'il leur est arrivé et que les adultes puissent les écouter."

Effet de la présentation du spectacle dans les écoles, ce que Françoise Louis-Morin appelle le "dévoilement" – ce moment où, par des signes discrets, une "victime" dans le public se dévoile malgré elle. Cette peur du dévoilement n'est sans doute pas pour rien dans les craintes de certains enseignants d'emmener les élèves voir le spectacle. L'équipe nie pourtant vivement toute instrumentalisation. "Le dévoilement n'est pas un objectif, surtout pas" explique Jean Vangeerbergen, le metteur en scène. "Il est néanmoins toujours possible. Nous sommes juste là pour dire aux enseignants de ne pas s'improviser justiciers et d'orienter l'enfant vers les services compétents."

La violence sexuelle est loin, d'ailleurs, d'être le moteur du désir de Jean Vangeerbergen d'adapter la bande dessinée. "La première chose qui m'a frappé en la lisant, c'est la musicalité du texte, sa théâtralité" reprend Jean Vangeerbergen. "Tout de suite je me suis dit qu'il y avait moyen d'en faire un spectacle. Ce n'est qu'ensuite que j'ai pris conscience de la violence du sujet. Ceci dit, pour moi, ce n'est pas tant la violence de Pierre qui m'a marqué que la violence d'Olivier : sa volonté de s'en sortir, sa colère. C'est cette énergie vitale-là qui m'a parlé au quart de tour, qui a fait bouillonner chez moi des choses qui n'ont rien à voir avec la sexualité. On s'est tous un jour fait trahir par un adulte en qui on avait confiance. Ça, ça parle à tout le monde. Plus tard, quand on devient un père ou une mère, on réalise qu'un jour, nous aussi, on trahira nos enfants et qu'ils devront apprendre à faire avec."

Une opinion appuyée par Catherine Blanjean, directrice de la Compagnie Transhumance qui a soutenu et produit le spectacle. "Lorsque Jean nous a parlé de son projet, ma première réaction a été de dire : ça ne m'intéresse pas du tout – pour la même raison que les enseignants sans doute. C'est vrai que si l'affaire Dutroux a permis de délier les langues, elle a aussi sensationnalisé le sujet à outrance. Et puis j'ai lu la bande dessinée. Ce qui m'a touchée, moi, dans le projet, ce n'est pas tant l'agression sexuelle que tout ce qui a à voir avec la construction de la personnalité. La préadolescence est un moment particulièrement fragile où l'on commence à comprendre que les valeurs des parents, des grands-parents, de l'école ne sont pas forcément les mêmes." La bande dessinée montre en effet clairement comment Olivier, fils d'une famille post-soixante-huitarde très libérée, doit également apprendre à composer, pendant les vacances d'été, avec les valeurs plus conservatrices et catholiques de ses grands-parents. Pierre, quant à lui, est un prêtre très engagé à gauche qui invitera notamment les parents d'Olivier à héberger un réfugié politique brésilien pendant quelques jours. "La préadolescence est

Pourquoi j'ai tué Pierre © Nicolas Bomal

un moment particulièrement fragile. Je me suis rappelé qu'à cet âge-là moi aussi j'étais paumée face à ces systèmes de valeurs différents, contradictoires parfois. Je ne savais plus où donner de la tête. On est à la recherche d'une personne qui va vous montrer le chemin, qui va vous sortir de ces conflits intérieurs. Du coup, on est la victime idéale pour des manipulateurs. Le djihadisme, pour moi, c'est du même type et ce n'est pas moins grave qu'une agression sexuelle. On peut se construire ou être détruit par plein de choses."

Et Catherine Blanjean de reprendre : "Avec *Pourquoi j'ai tué Pierre*, j'ai l'impression d'être au cœur du travail de Transhumance : monter des spectacles qui d'une manière ou d'une autre sont en rapport avec la vie des enfants. J'ai vu mes enfants devenir préadolescents, je me suis souvenue de la difficulté de se construire quand on a cet âge-là et qu'on commence à se rendre compte que d'autres adultes que les parents peuvent devenir des points de référence. Certains trahissent. Ce spectacle montre que même quand on est abusé dans sa confiance, il y a moyen de se reconstruire."

Finalement, la mise en avant de la thématique de la pédophilie par une partie de la presse mais aussi, peut-être, par ceux-là mêmes qui programment le spectacle, a sans doute contribué à refroidir les enseignants, alors que des thématiques plus souterraines, plus fortes et plus lumineuses irriguent la pièce en profondeur. "Si l'on mettait l'accent sur la résilience, le spectacle tournerait sans doute davantage" reprend Françoise Louis-Morin. D'autant que le spectacle, très moderne, ludique, avec ses différents codes de jeu, déploie énergie et humour pendant près d'une heure quart. "L'énergie, elle m'est venue de l'écoute de la musique des Beastie Boys" s'amuse Jean Vangeerbergen. "Pour le reste, tout notre travail a consisté à alléger. Lors de la création, à Huy, le stress donnait encore un peu de gravité au spectacle mais depuis, les comédiens ont encore gagné en légèreté. Récemment, à une représentation à Theux, les gens riaient à gorge déployée." Parmi les choix du metteur en scène, on peut noter celui d'attribuer la narration d'Olivier à trois acteurs, Sylvain Daï, François-Michel van der Rest et Julie Duroisin : soit deux garçons et une fille, de générations différentes et avec des types de jeu différents. Une manière de dire : Olivier, c'est peut-être moi, c'est peut-être toi, c'est elle, c'est lui. Olivier, c'est nous.

"Quand on peut jouer, ça se passe généralement bien. Il y a une sorte d'unanimité sur la manière dont Olivier Ka et Alfred racontent cette histoire. Le problème se situe souvent en amont. Il arrive que des centres culturels réservent pour trois jours et puis réduisent à une séance ; ils ont vu le spectacle à Huy, ils l'ont aimé, le programment, mais une fois que le spectacle est proposé aux écoles, ça cale." Une réalité qui a incité Jean-Marie Dubetz, de **Pierre de lune**, à faire preuve de créativité. "Confrontés au manque de répondant des enseignants, nous les avons invités à venir voir gratuitement la pièce lors de sa programmation dans le cadre de ***Noël au théâtre***. Le spectacle a été prolongé par une rencontre avec la sexologue, les comédiens et le metteur en scène. Ce moment de questionnement a été libérateur. C'est en confiance que les professeurs présents sont ensuite venus voir le spectacle. La médiation ayant joué son rôle, la salle a affiché complet !" Et Jean Vangeerbergen de reprendre : "Je connais un professeur à Mouscron qui donne cours dans une école de réinsertion. Il avait envie d'emmener ses élèves au théâtre – des ados encore très jeunes dans leur tête. Quand il a appris de quoi la pièce parlait, il a été pris de panique. Il prenait une grande responsabilité par rapport à ses élèves, par rapport aux parents et à sa hiérarchie. Finalement il m'a fait confiance. Après le spectacle, il était ravi. Les comédiens m'ont dit que les élèves étaient restés trois quarts d'heure à l'issue de la représentation pour discuter avec eux. Comme ils ne connaissaient pas le théâtre, ils ont surtout parlé de l'acte théâtral. Ils étaient notamment choqués parce qu'on disait "enculé" à deux ou trois reprises dans le spectacle. Les comédiens ont dû expliquer que c'était autorisé sur scène mais pas dans la salle. Du coup quelques-uns sont montés sur scène pour crier "enculé" à leur aise."

L'histoire pourrait sembler anecdotique. Pourtant elle rappelle que pour de nombreux publics encore, la dimension symbolique du théâtre est loin d'être une évidence. "Bien des passages à l'acte violent naissent d'une incapacité à avoir accès au symbolique et à l'imaginaire" termine Françoise Louis-Morin. "On veut du concret, du réel. Je ne peux fantasmer de coucher avec cette personne alors je passe à l'acte, qu'elle le veuille ou non." Or, *Pourquoi j'ai tué Pierre* montre bien que si Olivier Ka arrive à se libérer de son trauma en "tuant Pierre", ce meurtre est évidemment symbolique : l'arme du crime, c'est le livre. Aujourd'hui, l'arme du crime, c'est aussi une pièce de théâtre.

Régis Duqué.

Violence : le théâtre avant le sujet

Comment programmer des spectacles jeunes publics abordant la question de la violence, et notamment la violence sexuelle ? Faut-il le faire ? Pourquoi le faire ou ne pas le faire ? Pour tenter de répondre à ces questions, on a forcément envie de rencontrer Catherine Simon, programmatrice en théâtre et danse jeunes publics pendant trente et un an au Centre Culturel Jacques Franck à Saint-Gilles (mais aussi au Varia, aux Riches claires, à L'I…). Précisons qu'elle n'a pas vu *Pourquoi j'ai tué Pierre* parce que, me dit-elle, "je ne peux plus tout voir". Alors, réticente, Catherine ?

Régis Duqué: En préparant cet entretien, tu m'as dit : "Moi, un spectacle sur la violence sexuelle, je ne l'aurais pas programmé."

Catherine Simon : Plus largement : je "crains" la violence en général. Je viens de lire dans un hommage à Claude Durand, un éditeur qui vient de mourir : "Une mère qui murmure dans un coin "mon enfant est mort" a beaucoup plus de force qu'une autre qui se griffe le visage en hurlant dans les rues la disparition de sa progéniture", type de conseil qu'il prodiguait aux jeunes auteurs, type de conseil auquel j'adhère complètement. Ma question, c'est toujours : "Qu'est-ce qu'on montre aux enfants ? Pourquoi je programme ? Dans quel but ?" Ce n'est pas une question de tabou. C'est juste que je ne vois pas la nécessité d'imposer une violence à des enfants qui n'en ont jamais entendu parler, qui sont à des années lumières de ces questions.

Tu ne le sais pas forcément.

C'est quoi du théâtre à l'école ? Il y a des spectacles que tu peux aller voir en dehors de l'école et puis il y a le spectacle que tu leur montres à l'école, et ça, c'est un public captif. Pendant des années je me suis battue pour le théâtre à l'école. Pour moi, c'est le chemin le plus absolu de la démocratie : on permet à tous les enfants, de quelque milieu que ce soit, d'accéder à la création artistique. À partir de ce moment-là, on a la responsabilité de leur montrer les choses les plus ouvertes possibles. Ça ne sert à rien de les choquer à tout prix. Est-ce pruderie de ma part ? Une peur d'affronter une réalité qui me fait peur ? J'ai toujours refusé d'instrumentaliser le théâtre, de le réduire à "ça", un outil pour aborder les problèmes de la société que les profs n'osaient pas aborder tout seuls. D'abord, il faut un spectacle !

Ça veut dire quoi, leur montrer les choses les plus ouvertes possible ?

Par exemple, j'ai programmé *L'adoptée* de Joël Jouanneau, un spectacle de Loris Liberale, qui raconte l'histoire d'un enfant qui arrive chez une vieille dame. On comprend petit à petit que le père l'a abandonné mais on n'en connaît pas la raison précise : peut-être le père est-il immigré en situation illégale, évadé, déserteur ? Peut-être l'enfant est-il en fuite ? On ne sait pas. La thématique reste ouverte.

Je n'ai jamais aimé les spectacles qui sont là pour dire "volontairement" quelque chose. Une année, quand j'étais dans le Conseil du théâtre pour l'enfance et la jeunesse, on avait reçu un dossier présentant un spectacle sur la mort. À l'unanimité, le conseil avait dit non. On n'en voyait pas la nécessité. J'ai vu le spectacle, que j'ai finalement trouvé plus intéressant que le dossier, mais je ne l'ai pas programmé. Par contre, un spectacle qui m'a bouleversée c'est *Patraque*, du Tof théâtre, avec des petites marionnettes manipulées à vue, sans texte – juste des onomatopées, des rires. C'est l'histoire d'un papy et d'une mamie qui reçoivent leurs petits-enfants pour le week-end. Le petit de deux ans court partout, le plus grand fait des bêtises, les grands-parents s'arrangent comme ils peuvent. Puis tu as le coucher du soir, papy et mamie sont crevés, se font des mamours, éteignent la lumière, s'endorment. Le lendemain, ça court à nouveau partout et à un moment la mamie s'assied sur une chaise, elle a un malaise, le papy appelle l'hôpital, l'ambulance arrive, emmène la mamie, les gamins continuent de courir partout, le papy s'occupe d'eux en regardant le téléphone et, à un moment, le téléphone sonne, il va vers le téléphone, il prend le téléphone et puis : noir. C'est tout. Je te jure, la première fois que je l'ai vu, j'ai pleuré. Après tu interroges les enfants. Certains te disent : "Elle est à l'hôpital, on va la soigner…" Bon, moi, j'ai vu la mort – j'étais sensible à ça à ce moment-là, sans doute. C'est un spectacle sur la vie et puis tu as l'intrusion de peut-être la mort – mais ce n'est pas un spectacle sur la mort. Les spectacles ciblés sur un sujet, ça m'énerve.

Quand l'intention est…

… prioritaire. *Patraque*, c'est un spectacle qui est né d'une nécessité intime. Je n'imagine pas que Caroline Bergeron et Alain Moreau se soient dit : "Tiens, je vais faire un spectacle sur la mort." S'il y a la mort dans ce spectacle, c'est parce que la mort fait partie de la vie.

– Est-ce que ce n'est pas le marché qui veut qu'on survende la thématique, surtout quand elle est grave ou dans l'air du temps ? Pour les dossiers de subventionnement, les programmateurs, la presse ?

Peut-être.

Qu'est-ce qui fait que tu programmais un spectacle ?

Je devais être touchée. Il faut du théâtre, des comédiens, une mise en scène, une scénographie et en même temps du sens. Quand j'ai programmé *L'oie* (d'après *L'histoire de l'oie* de Michel Marc Bouchard), par exemple, c'était d'abord pour la performance des comédiens, Thierry Lefèvre et Thierry Hellin. Des professeurs étaient effrayés par le sujet – l'enfance battue. Certains ne voulaient pas venir – surtout ne pas forcer. Même si ça remuait des choses difficiles, je me suis dit : je vais le programmer. C'est l'histoire d'un enfant battu qui se prend d'amitié pour une oie. Un jour, il se retrouve seul à la maison, il y invite son amie l'oie, complice de tous ses rêves. Lorsqu'il entend arriver son père, il prend peur, il tue l'oie en lui tordant le cou. Le cou de l'oie, c'était comme une marionnette sur le bras de Thierry. Ainsi, le bras "oie" se retrouvait pas terre. C'était une image toute simple et en même temps brutale. On a présenté le spectacle au Varia. Lors des rencontres, après la représentation, certains enfants ont dit des choses terribles sur la question de la maltraitance. Ils avaient parfaitement compris.

Il y avait moyen de ne pas comprendre ?

Il y avait moyen de voir une histoire d'oie et de ne pas comprendre pourquoi l'enfant la tuait.

C'est ça que tu aimes…

Oui

Le fait qu'on ne t'impose pas.

Ce n'est pas un machin étiqueté : "Attention, harcèlement !" C'est un spectacle où les enfants s'interrogeaient : "Pourquoi il l'a tuée ?" Moi, un théâtre qui m'énerve, c'est quand on vend le sujet avant le théâtre. Moi, c'est toujours le théâtre avant le sujet. Un jour, une maman me dit : "J'ai eu de grands débats avec ma fille après le spectacle (j'ai oublié lequel…). Maintenant, vous n'auriez pas quelque chose sur la sexualité parce que je n'arrive pas à en parler avec elle ?" Dans ce cas-là, le théâtre vient combler le fait que les profs ou les parents n'arrivent pas à parler de tel ou tel sujet. Les Anglo-saxons, ils appellent ça *Theater in education*. Les Québécois sont forts dans cette démarche-là égale-

ment. J'ai organisé en 1985 une tournée d'un spectacle de la Guimbarde au Canada, *Le conte du sabotier*. La première chose que les Québécois et Acadiens nous ont demandée, c'est : "Pouvez-vous nous envoyer le dossier pédagogique ?" C'était une condition sine qua non pour tourner : quelle est l'intention ? Le message ? Alors, comme on n'en avait pas, on a dû l'écrire. Mais je me suis toujours méfiée des compagnies qui brandissent leur dossier pédagogique comme un argument massue de vente (d'intérêt ?).

Qu'est-ce que tu penses du label "utilité publique" que la Ministre Laanan veut attribuer à des spectacles dont les thématiques sont particulièrement sensibles pour la jeunesse d'aujourd'hui.

Ça m'énerve. C'est contraire à tout ce que j'ai toujours voulu faire.

Tu as assisté la tournée en Belgique d'un spectacle québécois, justement, *Oui ou Non*, qui parlait de violence sexuelle.

C'est une tournée qui était organisée par la Communauté française. Le spectacle parlait de la possibilité de dire non : non au vieil oncle qui veut vous caresser, non au monsieur dans la salle de cinéma qui veut vous mettre la main dans la culotte. Le spectacle devait être encadré par un psy, avec préparation et encadrement obligatoire. Tu avais toute une série de scènes où tu entrais progressivement, en douceur, dans le sujet, scènes où un enfant était face à un conflit ; un petit garçon prend le nounours d'une petite fille, par exemple, elle pleure, elle est malheureuse, puis elle chante quelque chose comme : " C'est mon nounours, je décide de le garder". Chaque scène allait de plus en plus loin vers quelque chose d'ouvertement sexuel, jusqu'à une scène (en ombres) où un enfant subissait des attouchements dans un cinéma.

La visée didactique est évidente.

Ah oui, pas moyen de la rater. Ici ce n'est pas le spectacle qui comptait mais l'argumentaire. Tu te retrouvais face à un produit formaté en vue d'aider les enfants. J'ai été effarée de découvrir ce que certains ont osé dire à la sortie du spectacle. Des psychologues à l'époque m'avaient dit : "C'est très bien d'apprendre à l'enfant à se battre mais ça peut aussi être dangereux." Ils avaient rencontré des enfants qui avaient voulu dire non, mais dont le petit non, face à un prédateur adulte, s'était révélé dérisoire. Du coup, ils avaient développé un sentiment de culpabilité parce qu'on leur avait appris à dire non mais qu'ils n'avaient pas réussi à le faire.

Est-ce qu'un spectacle jeune public doit obligatoirement être encadré par des animations ? Est-ce qu'il ne peut pas se suffire à lui-même ?

À Québec, il y a quelques années, j'ai mis en lecture un texte d'Isabelle Hubert, *La Robe de Gulnara*. Une très jeune fille (13 ans) qui a sali la robe de mariée de sa grande sœur, "se vend" en échange d'une nouvelle robe et tombe enceinte. Elle meurt en donnant naissance à un garçon. La pièce est introduite et se termine par les mots de son fils adulte, né de cet "échange" sordide. À Québec, des enseignants ne voulaient pas qu'on lise le texte jusqu'au bout. Deux classes d'enfants de sixième primaire ont relevé le défi. Les professeurs étaient inquiets parce que les enfants n'avaient posé aucune question lors des animations. La lecture s'est révélée lumineuse, Isabelle Hubert était en larmes. On avait réussi, grâce à la délicatesse de son écriture, à parler de choses difficiles mais sans les figer. Les enfants avaient tout compris mais il était devenu inutile d'en parler.

En préparant cette interview, tu évoquais *Supernova* de Catherine Daele, mis en scène par Céline Delbecq, qui a provoqué de vifs débats à Huy. Tu ne l'as pas programmé.

Catherine et Céline sont deux femmes que j'adore. Mais leur spectacle m'a horrifiée. Ça a donné des débats ininterrompus à Huy. Là, je savais exactement pourquoi je ne programmerais jamais ce spectacle au Jacques Frank. À Saint-Gilles, je les ai vus, les jeunes. Ils viennent de milieux violents. Je connais

Patraque © Danielle Pierre

bien un professeur, à Sainte-Marie, qui a monté un spectacle de slam avec ses élèves il y a quelques années. Des choses extrêmement violentes étaient sorties de cet atelier, provoquant de multiples débats, mais ces débats étaient restés à l'intérieur de l'école. On ne peut pas nier cette violence, bien sûr. Mais il y a ce que l'on peut dire à l'école et puis il y a ce que toi tu choisis de montrer au théâtre. Le théâtre, ce n'est pas de l'endoctrinement – cette idée de vouloir faire passer un message absolument. Je pense aussi que nous avons la responsabilité de ne pas aller dans le même sens que la société. Ce n'est pas parce que tu es dans une société qui dit "putain" à longueur de journée que tu dois automatiquement faire un spectacle où tu dis "putain" à chaque réplique.

Qu'est-ce qui t'a gênée dans *Supernova* ?

L'accumulation de thématiques brûlantes : découverte de la sexualité à travers l'inceste, un "père" qui vire ses enfants sur le terrain vague voisin chaque fois qu'il ramène une maîtresse à la maison, un frère qui passe son temps à tuer les chats et qui finit par se tuer lui et sa sœur. Une course à la noirceur. Pourquoi montrer du noir aux adolescents ? À Huy, je me suis accrochée avec ceux qui défendaient le spectacle.

Quels étaient leurs arguments ?

Que ça mettait le doigt sur des réalités socioculturelles, que ça permettait aux enseignants et aux élèves de parler. Ils défendaient le côté potentiellement didactique du spectacle. Moi j'avais lu plein de choses à l'époque sur le théâtre "pour" adolescents. Une règle pour moi est de donner de l'espoir, quand même, de ne pas laisser l'enfant, l'ado, dans une fin de spectacle nauséeux. Un auteur a dit : "Il faut toujours qu'il y ait une possibilité d'ouvrir une porte, dans le théâtre jeune public."

Dans *L'oie*, est-ce qu'il y avait une porte?

Dans mon souvenir, oui : c'est le personnage, Maurice, devenu adulte, qui raconte l'histoire de son enfance, donc, il en est sorti !

Mais il tue l'oie avec qui il s'est lié d'amitié.

L'oie était son échappatoire, il est allé trop loin dans la fuite, il la tue.

Il se soumet à son père et va jusqu'à tuer son oie, cela ne laisse pas vraiment de place à l'espoir. Si tu défends ce spectacle, ce n'est peut-être pas parce qu'il est plus ou moins noir que d'autres mais parce qu'il recèle quelque chose qui te touche et ce quelque chose, c'est le mystère de l'émotion esthétique – une question de forme finalement.

Peut-être. Pour moi la violence au théâtre est plus forte lorsqu'elle est transposée. Toute ma vie je me souviendrai du *1789* d'Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie de Vincennes. C'est la première fois que j'allais là-bas. Tu assistes au spectacle debout, à un moment tu te dis que tu as mal aux jambes et tu te rends compte que tu ne t'es pas assise depuis quatre heures – tu n'as pas vu le temps passer. À un moment donné, tu as une scène où des mères portant dans les bras des bébés de chiffon se plaignent parce qu'ils n'ont plus rien à manger. Alors l'une après l'autre elles tuent leur bébé en chiffon en pleurant. Sans cris. C'était d'une justesse absolue. Nous n'avons plus rien à manger, nous n'en pouvons plus d'entendre nos enfants pleurer alors voilà.

À nouveau : le théâtre avant le sujet.

À Avignon j'ai vu *Purgatorio*, l'un des trois spectacles de Romeo Castellucci inspiré par Dante. Un gamin rentre de l'école, le père l'emmène dans sa chambre, la mère les voit partir, le plateau, énorme, reste vide, on entend, venant de très très loin, l'enfant qui dit, non, non, ça dure, puis le père revient, la chemise au dessus du pantalon, il essaye de jouer au piano, puis c'est le fils qui revient décoiffé, va près de son père et lui caresse la tête en disant, c'est fini maintenant, pendant que son père pleure. Tout ça sans aucun cri. C'est terrible. Tu en prends plein la gueule. La violence, au théâtre, ça peut être très fort. Ce n'est pas la violence qui me gêne, au théâtre. C'est la violence maladroite, lourde.

Finalement, est-ce la programmatrice qui ne veut pas programmer un spectacle parce qu'elle le trouve trop noir, ou Catherine Simon, la spectatrice de théâtre, qui n'est pas touchée par une forme théâtrale ?

Ce sont les deux. Alors oui, je pense au public à qui je montre les spectacles que je programme, mais tu as raison, c'est aussi Catherine Simon qui aime ou n'aime pas un spectacle.

Régis Duqué.

L'oie © Une Compagnie